

RUE DUMONCEL

"Je m'appelle Hubert Valencard et j'ai trente-quatre ans. J'habite Paris depuis dix ans désormais. J'aime cette ville et je ne la quitterai jamais. J'enseigne à la Sorbonne où l'on m'a chargé de donner des cours de littérature à quelques étudiants intéressés par le XVI^e siècle. Je suis inscrit à "l'Association Seiziémiste", qui organise des colloques sur la Renaissance. Mais je n'y vais pas. J'ai été marié pendant cinq ans avec une femme rencontrée par hasard au Jardin des Plantes. Je ne l'ai revue qu'une fois à Lyon où je remplaçais un collègue malade. Paris était un village pour nous deux, Paris est devenue un univers pour nous seuls. Je m'appelle Hubert Valencard et je loge au 10 rue de l'Estrapade. Je vis seul et je pense à elle. Trop souvent. Je m'appelle Hubert Valencard et j'écris une dernière fois à ceux qui restent. Je m'appelle Hubert Valencard et je vais mettre fin à tout cela."

I

Gérard Ronget tient entre ses mains cette fine feuille de papier où s'épanche la mince écriture d'Hubert Valencard. Son bureau universitaire a été fouillé à deux reprises par ses collègues, à la recherche d'une pièce à conviction. Bien entendu, ils n'ont rien trouvé. Comme s'il fallait se convaincre de quelque chose de plus !

La lumière décline délicatement dans ce minuscule bureau du deuxième étage. Gérard Ronget aperçoit le mouvement des passants dans la rue, des étudiants, des touristes, des travailleurs, qui arpentent le boulevard, emplis de leurs préoccupations, de leurs désirs, de leurs fantasmes. Combien d'entre eux pensent à la mort ?

Le commissaire Ronget y pense tous les jours, même - surtout peut-être - après ces journées passées à constater des affaires comme celle-ci.

Hubert Valencard s'est donné la mort dans son bureau de la Sorbonne d'un coup de revolver dans la tête, le jeudi 22 septembre vers 15 heures 30. L'arme utilisée a été retrouvée sur le bureau, dans les mains de ... la victime. La porte était fermée à clé de l'intérieur et il a fallu l'enfoncer d'un grand coup. La déflagration avait inquiété le secrétaire de l'étage qui a immédiatement contacté la Police après avoir attendu en vain une réponse du professeur Valencard.

Gérard Ronget relit pour une dernière fois la lettre laissée - à quelle attention ? - par le suicidé. "Je vis seul et je pense à elle". Cette phrase résonne sourdement pour Ronget qui ne peut s'empêcher de laisser échapper "moi aussi... et je... je reste". Avant de quitter la pièce et de poser les scellés, il éteint la lumière et jette un ultime regard sur le désordre du bureau.

En redescendant le boulevard, Ronget pense à la sienne, de mort. La nostalgie de l'enfance le rend tout engourdi dans son manteau trop grand pour lui. Les sourcils bas, le profil sombre, il semble un instant sur le point de trébucher. Mais il se rattrape de justesse

sur le rebord du trottoir. Malgré ce faux-pas, Ronget sent tout son corps replonger dans quelque bain odorant où, enfant, il aimait à se baigner.

Paris était encore une grande ville pour ce jeune garçon d'une dizaine d'années. La largeur des boulevards ne faisait que remplir son orgueil de piéton débutant. Il courait le long des quais, à la suite de ses nuées de pigeons qui s'envolaient, effrayés par les cris qu'il poussait. L'odeur lourde de l'essence le prenait au nez. Il se laissait aller le long des rues à la renverse, le visage levé vers les nuages parisiens, les oreilles plongées dans le vacarme de la circulation. C'est ainsi que, les sens saturés, il se souvenait alors de sa première excursion parisienne, il y avait deux ou trois ans de cela. Pour ses huit ans. Il avait fait le voyage en bus de Rouen jusqu'à la place de la Bastille pour être sûr de ne rien manquer de Paris. Sa tante Marjo l'attendait sur le trottoir, les bras chargés de provisions, pour lui notamment qui adorait la tarte aux fraises et la meringue fraîche. Ils avaient pris tous les deux la longue rue de Charenton et il lui semblait se perdre dans la pénombre du soir de ce quartier aux sons rassurants. L'enfant de dix ans qu'il serait ensuite se souviendrait de ces premiers instants où il avait goûté à l'ivresse de la rue parisienne.

Ronget se rappelle souvent ses escapades parisiennes et toujours avec une grande netteté. Et c'est parce qu'il aime à faire ressurgir ces menus détails enfantins qu'il s'arrête comme aujourd'hui sur un des bancs qui bordent la rue de la Tombe Issoire. Il sourit de ce qui l'enchantait alors : le son des rotatives et l'odeur tenace de l'encre qui s'exhalait des imprimeries, les couleurs irisées des chats de gouttière qui se pavanaient devant eux, dans l'attente d'un morceau de pain, qu'ils dédaignaient tout d'abord, par orgueil - car le chat de gouttière est le plus orgueilleux des animaux - mais sur lequel ils se jetaient avec avidité une fois que nous étions passés. Nous prolongions la rue de Charenton jusqu'aux abords du bois de Vincennes ; il faisait nuit noire alors et il fallait se hâter afin de rattraper l'appartement de Marjo au 4e étage d'un minable immeuble de la rue de Picpus. Vanné, j'embrassai de mes lèvres sèches mon oncle Roger qui venait de rentrer de Montreuil où il travaillait chez un brocanteur et je filai me coucher dans le lit qui m'était réservé. Je m'endormais bien vite, le ventre vide mais le cœur rassasié de cette bonne marche où j'avais pris la mesure de mon âge et les potentialités qu'il m'offrait.

Ronget tourne la clé de la porte de son appartement, rue Dumoncel, où il loge depuis quelques mois en compagnie de Tinette, la chatte grise qu'il y a trouvée en arrivant. Elle vient miauler contre ses jambes fatiguées, réclamant ce qu'elle réclame tous les soirs, un peu d'attention. Mais ce soir l'ingrate ne se contente pas d'une longue et souple caresse sur l'échine, ni d'un petit ronronnement, Tinette l'emmène à la cuisine où elle lui désigne inmanquablement sa gamelle vide.

Sur son bureau de travail qui jouxte la cuisine traînent deux ou trois journaux récents, qu'il n'a pas lus, quelques factures, le téléphone, et son complément essentiel : l'annuaire. Un verre d'eau à la main - il a décidé d'arrêter - Ronget rapproche la chaise. Il s'y assoit et feuillette discrètement les journaux, à la recherche inconsciente d'un indice, d'un élément

qui peut-être pourrait le renseigner sur sa petite soeur, disparue il y a six ans, sans laisser de traces. Affection ou déformation professionnelle ? Cette recherche quotidienne le remplit d'une attention fébrile, presque amoureuse.

Gérard venait encore la chercher à la sortie de ses cours lorsqu'elle avait trente ans. Elle souriait de biais en le voyant, debout dans la rue, accoudé à un réverbère même tard le soir. Elle n' avait pas vraiment choisi la même voie que lui. Elle avait très tôt eu un goût prononcé pour la lecture. C'est donc assez logiquement qu'elle avait choisi la carrière des Lettres malgré la désapprobation de sa famille qui ne "voyait pas où que ça la mèn'rait". Après la maîtrise Sophie s'était passionné pour le XVI^e siècle et tout particulièrement l'Ecole Lyonnaise. Ronget se souvient qu'ils étaient partis tous les deux une première fois pour Lyon où elle devait faire des recherches bibliographiques nécessaires à sa thèse avant d'y retourner pour soutenir ses travaux. Ronget sourit tout seul dans la pénombre ; à vrai dire il n'avait jamais compris de quoi parlait sa thèse et n'avait pas cherché à troubler la tranquillité de son étude par des questions incongrues. Sophie avait finalement obtenu un poste à l'Université de Nanterre et Ronget s'en était réjoui, ils allaient pouvoir se côtoyer souvent. Il venait simplement l'embrasser sur la joue gauche - celle du cœur – avant de lui tendre sa main pour l'aider à se lever. Ensuite ils se promenaient longuement sur les bords de la Seine avant de rejoindre l'un de leur appartement...

Ronget ne pense déjà plus à Hubert Valencard ni aux recherches inévitables qui l'attendent demain matin. Quelle est cette femme avec qui il a été marié ? À qui s'adresse cette ultime épître ? Pourquoi s'être suicidé dans son bureau de la Sorbonne ? Les lignes du journal, de plus en plus sombres, dansent devant ses yeux myopes. Cependant une annonce de colloque attire ses yeux fatigués vers le coin intérieur droit du journal. Il s'agit de "l'Association des Seiziémistes" qui organise pour le lendemain un vaste séminaire, organisé à la faculté du Panthéon sur "les rapports entre le personnage allégorique et l'activité mystique au XVI^e siècle". Suit la liste des intervenants : Pierre Dufresne ; Jacques Ashton-Mersmann ; Marie de la Prairie-Ballant ; Marc Phastoni et Claire Duroche-Delamarre. 18 heures. Me voilà fixé pour ma soirée de demain.

II

À 18 heures comme prévu, Ronget s'engouffre dans l'amphithéâtre III du Panthéon. Quelques places sont déjà occupés par des étudiants, au milieu de la salle surtout, tandis que c'est à gauche que semblent s'être regroupés les professeurs. Ronget, quant à lui, hésite un peu avant de s'asseoir. Il n'y a que quatre femmes dans l'assistance, l'une d'entre elles s'est écartée du groupe d'étudiants pour se placer à l'extrême droite de la salle. Elle est vêtue d'un pantalon vert à carreaux, d'une veste gris pâle. Ronget devine que son air strict lui vient de son petit col blanc et ses cheveux tirés en arrière. En s'approchant d'elle Ronget

parvient à estimer son âge, dans les cinquante-cinq ans. Il s'agit sans doute d'une collègue d'Hubert Valencard et sait-on jamais, peut-être est-elle disposée à répondre à quelques questions avant que le colloque ne débute. Tandis qu'il prend place à ses côtés, un homme monte sur l'estrade, tapote sur le microphone et annonce d'une voix claire que le colloque est sur le point de commencer, le temps d'attendre quelques retardataires. Ronget en profite pour entamer la conversation :

- Excusez-moi de vous importuner...

-...

- Vous connaissez les intervenants?

La sécheresse de son visage, le teint rude de cette femme semble décourager toute entreprise de sociabilité. Et pourtant, malgré cette austérité, Ronget sent comme les prémices d'un charme ironique, comme si ce visage fermé allait s'ouvrir d'un seul coup et lui livrer l'unique information qu'il en attend. Mais soudain, Ronget prend peur. Et si ce visage n'avait rien à lui dire ? Et si sa fameuse intuition venait à se flétrir ? Ronget regarde de face ce profil allongé. Rien ne semble indiquer qu'il soit enclin à lui fournir les informations qu'il recherche. Ce sourire en coin ne le fait pas rire. Et pourtant Ronget commence déjà à *aimer* ce visage tendu. L'a-t-il déjà vu quelque part ? Et si cette femme... Ronget baisse les yeux un bref instant pour se libérer de cette fascination. Il ne peut pas aimer cette femme. Il relève la tête. Elle ne le regarde plus. Ronget en profite pour la dévisager. De même que tout petit il restait des heures devant ces tableaux aux formes floues jusqu'à parvenir en faire surgir une figure claire, Ronget fixe ce masque d'énigme avec appréhension. Et si tout l'intérêt de ce visage allait s'évanouir une fois qu'il serait parvenu à lui faire prononcer ces mots qu'il était venu chercher ?

- Vous n'êtes pas étudiant je suppose ?

Cette voix, chaleureuse sans être amicale, surprend un peu Ronget. Il n'y a qu'un professeur pour poser de telles questions. Ce regard cependant...

- Non pas vraiment. Vous non plus d'ailleurs si je ne me trompe, vous devez être...

- En effet, professeur seiziémiste à la faculté de la Sorbonne, Docteur ès Lettres Classiques. Les intervenants sont Jacques Ashton-Mershmann, Marc Phastoni, Pierre Dufresnes, Marie de la Prairie-Ballant et Claire Duroche-Delamarre. Mais je suppose également que le sujet du colloque ne vous intéresse guère, je me trompe ?

Ronget rougit un peu de son silence. Non il ne vient pas exactement pour le XVII^e siècle mais plutôt pour poser quelques questions sur Hubert Valencard qui, comme elle le sait sans doute, s'est suicidé hier dans son bureau.

- Vous êtes de la police ?

Bien sûr que oui sinon, quel intérêt aurais-je de m'intéresser à un pareil inconnu?

- Hubert Valencard était un professeur distingué. Spécialiste de Maurice Scève. Un brillant enseignant.

- Vous l'avez connu ?

Là, elle marqua un arrêt.

- Oui, c'était un bon collègue de travail. Peu bavard mais efficace.

- Il était bien membre de "l'Association Seiziémiste" ?

- Oui et ce, depuis sa création. Il a longtemps participé à l'élaboration des divers séminaires mais a cessé toute activité depuis deux ou trois ans.

- Vous ne pourriez pas m'en dire un peu plus sur cette interruption ? Savez-vous ce qui a pu le pousser à arrêter... ?

Le regard qu'elle fixe sur Ronget est d'une telle profondeur que Ronget semble temporairement perdre pied. Mais d'où lui vient ce regard ?

- Il était apparemment très lié, je veux dire marié, avec Jeanne Plissant-Genrot, une collègue assez jeune, qui venait de soutenir une importante thèse sur un poète. Mais je doute que son nom, je veux parler du poète, vous dites quelque chose, je me trompe ?

- Vous avez dit "apparemment" ?

- Je m'en doutais...Enfin...Elle avait gardé ce mystérieux double nom et ne semblait guère attachée à Valencard qu'elle ne cessait de critiquer. Puis ils se sont fâchés, divorcés ? Je ne sais, elle a demandé sa mutation. Mais pourquoi vous intéressez-vous à cette femme ?

- Vous dites qu'elle a été mutée ? Où donc ?

- Quelle obstination ! Et pourquoi vous répondrais-je ?

Là, elle marque un arrêt, pivote sa tête rocheuse et fixe de ses arcades charnues le petit commissaire, avant de reprendre.

- Et si je vous dis à Lille ?

Ronget la remercia d'un seul souffle et en se levant :

- Et bien, je ne vais pas m'insinuer plus longtemps dans le XVI^e siècle, heureux d'avoir fait votre connaissance Madame...

- Duravert, Madame Liliane Duravert.

Ronget se lève, les intervenants du colloque s'apprêtent à entrer en scène au moment où Liliane Duravert lui sert le poignet droit en lui glissant entre les dents :

- Je vous ai dit Lille, mais c'est Lyon bien entendu.

Et elle cligna de l'oeil.

III

Ce clin d'oeil semble tourmenter encore Ronget alors qu'il est assis dans le train qui le mène à la gare de la Part Dieu. Lyon. La ville de toutes les confluences. Le carrefour du XVI^e siècle, le lieu rêvé pour une seiziémiste passionnée de Maurice Scève et de Pernette Du Guillet. Ronget tient dans ses mains le livre de thèse écrit par Valencard. Il s'intitule pompeusement : *Lyon capitale de la douleur ? Errance de Maurice Sève*. L'introduction lui avait semblé pesante, le premier chapitre l'avait assoupi. Ronget était bien loin des préoccupations de l'auteur pour connaître les liens exacts qui avaient existés entre Maurice et Pernette. Désormais il regarde par la fenêtre et se remémore le sourire, ou plutôt le clin d'oeil de cette Liliane Duravert.

Cet éclat tranchant comme un souvenir, lui rappelle la mine réjouie et complice de Sophie lorsqu'il allait la retrouver dans sa chambre au 3^e étage. Elle prenait sans cesse la même pose pour le faire jouer, le faire mentir, le faire marcher... Quel pouvoir avait-elle sur son petit coeur asthmatique ! Puis c'étaient d'interminables heures, lumineuses, à se promener tel un roi de Bavière, à franchir avec intrépidité le Rubicon, à jongler, à rouler, jusqu'à l'épuisement, soulagement inéluctable à ces samedis de campagne... Passée l'enfance, ils s'étaient un peu perdus de vue, avant de reprendre une existence commune à Paris où elle était venue s'installer. N'ayant pour tout lien familial que cette maudite fraternité – leurs parents étaient morts très tôt, trop tôt pour que Ronget, pourtant plus âgé, puisse s'en souvenir – ils passaient le plus clair de leur temps libre ensemble. Ils allaient au cinéma, sortaient quelques fois au restaurant, se souvenant de la tendre innocence qui avait été la leur autrefois. Mais ce souvenir pesait parfois plus qu'il n'aurait dû et de violentes crises éclataient entre les deux. Sophie surtout s'emportait contre la torpeur de son frère. Elle lui hurlait qu'il était incapable d'assumer. D'assumer quoi d'ailleurs ? Maintenant Ronget ne s'en souvient qu'avec peine. Il revoit ses courtes jambes, son visage renfrogné, sa peau orangée, et son regard...

L'arrivée à la Part Dieu se fait dans l'habituel vacarme d'un train arrivant en gare pourtant Ronget semble, l'espace d'un instant, ne pas s'en rendre compte tant il a à faire avec ses souvenirs. Il finit malgré tout par sortir de la gare, péniblement, le coeur gros. Ronget lève le bras devant un taxi qui ne prend pas la peine de s'arrêter. Le suivant, une Mercedes rutilante, est conduit par un vieillard au regard rougi par le froid. Ses favoris d'un

blond fauve semblent auréoler le chauffeur d'une chaleur orientale. Le trajet jusqu'au Parc de la Tête d'Or se fait dans le silence à peine troublé par le murmure de France-info que distillent les haut-parleurs des portières avant.

Sur le siège passager traîne un journal régional. Ronget s'en empare et comme à son habitude feuillette les pages nécrologiques en premier avant de s'intéresser à la moindre dépêche, en prenant soin d'éviter les gros titres. Pourtant une photo en noir et blanc lui accroche l'oeil. Il s'agit d'une automobile "enveloppée", selon les termes du journaliste, autour d'un platane. L'article explique ensuite que le véhicule était conduit par une femme âgée de plus ou moins trente ans, dont le corps n'a pu être identifié. En effet aucun papier d'identité n'a pu être retrouvé dans les débris du véhicule. Par ailleurs, il s'est avéré, après recherche, que la carte grise du véhicule, immatriculé à Melun, a été détruite il y a deux ans à la suite d'un accident semblable dans la Drôme. Ronget sortit de son veston une petite loupe et l'approcha de la photographie. La vieille Simca qui s'était incrustée dans ce malheureux platane lui rappelle instinctivement celle que conduisait Sophie. Et quelle conduite ! Après de nombreuses tentatives elle avait enfin obtenu son permis de conduire grâce à Ronget qui n'avait pas hésité à lui laisser le volant. On était allé ensemble l'acheter à un vieux Normand qui l'avait traînée aux quatre coins de l'Europe. Il s'en séparait disait-il, car sa femme ne voulait plus partir si loin avec cette "guimbarde". Sophie avait été enchantée dès les premiers tours de roues, mais il me semblait que n'importe quelle automobile lui eût donnée la même sensation, celle de pouvoir mener sa route comme elle l'entendait. Ses yeux sombres palpitaient de joie et donnaient envie de les embrasser.

Le vieux aux favoris blonds tapote la manche de Ronget en lui expliquant qu'il est arrivé à l'hôtel. Sorti de sa rêverie comme on sort du cinéma, Ronget se saisit mécaniquement de son portefeuille, règle la course et s'extirpe du taxi avec la grâce d'un unijambiste bicéphale.

IV

Après avoir été trimbalé de secrétariat en secrétariat, Ronget parvient enfin devant la porte de la section Lettres de l'Université de Lyon. Un jeune homme de vingt-huit ans environ l'accueille avec un sourire amusé. Ce vieux pardessus n'est décidément plus à la mode.

- Bonjour, je cherche à rencontrer Jeanne Plissant-Genrot, professeur de Lettres dans cet établissement, savez-vous comment je pourrais...

- Un instant s'il vous plaît.

Ronget le regarde taper sur le clavier de son ordinateur à la recherche de cette Jeanne Plissant-Genrot. En même temps le téléphone ne cesse de hurler dans la pièce

voisine. Derrière le jeune homme, une grande fenêtre donne sur le Rhône. Plongé dans un tel climat, Ronget se remet à penser à cette scène qui l'obsède de plus en plus. C'était il y a sept ans. Ronget et Sophie étaient venus passer quelques jours près de Lyon, à Villeurbanne, pour voir un ami d'enfance commun : Richard Billon. Avant de regagner Paris, Ronget avait tenu à se promener le long du Rhône, au nord de la ville. Il faisait très chaud et Ronget se souvient précisément de la robe claire que portait Sophie à ce moment. Une longue robe rose à volants qui laissait voir ses genoux en transparence. Ils s'étaient pris par la main tous les deux et avaient marché jusqu'à un banc public ombragé. Nous ne parlions pas. Nos mains s'enroulaient l'une autour de l'autre dans le silence de nos baisers. Le vent soulevait nos mèches enlacés tandis que nous nous déshabillions avec tendresse. Nous n'avions plus de secret l'un pour l'autre. L'horizon de nos mains formait l'énigme de nos jours. Sophie et Ronget étaient ensuite repartis pour Paris, dans cette même Simca avec laquelle Sophie allait disparaître quelques années plus tard. Les lèvres de Ronget murmuraient les derniers mots qu'elle lui avait adressés avant de partir, et qu'il n'avait pas compris : « Il n'est pas de lumière sans artifices ». Cependant le jeune homme s'arrêta de taper sur son clavier et s'adressa à Ronget :

- Excusez-moi, vous êtes sûr qu'elle travaille ici ?

- Sans doute, puisqu'elle est seiziémiste. Jeanne Plissant-Genrot, entre 35 et 40 ans environ, elle vient de Paris.

- Non franchement vous devez faire erreur. Nous n'avons que deux seiziémistes, tous deux de Paris, monsieur Paul Markovic, et mademoiselle Sophie Murlat-Torgen.

L'index droit de Ronget se met à trembler. Cette satané tabagie qui le reprends. Il fouille dans ses poches à la recherche d'une cigarette égarée. Quelle idée d'arrêter de fumer dans ces moments-là.

- Pourriez-vous me transmettre leurs emplois du temps s'il vous plaît car j'aimerais les rencontrer. Et... auriez-vous une cigarette s'il vous plaît ?

Interloqué par cette curieuse demande, le jeune homme lui tend son paquet et va jusqu'à la photocopieuse. Cependant il lui indique un panneau interdisant de fumer dans les locaux. Ronget s'excuse et saisit les feuilles qu'il lui apporte. Toute sa main est prise désormais d'une fébrilité difficile à contenir. Il se souvient par intermittence des yeux de Sophie lorsque, furieuse, elle lui interdisait de fumer dans leur chambre. Il avait alors le même tremblement qui le faisait ressembler à un vieillard. Sophie Murlat-Torgen. Ronget sourit. Il remercie le secrétaire et sort de l'université. Il allume la cigarette et aspire avec volupté. L'air est plus léger déjà et il entend au loin les rires d'un oiseau qui joue dans les branches d'un arbre. Ronget s'approche des berges du Rhône. Le fleuve est presque à portée de main, une mince rambarde de fer le sépare de cette eau vive, chargée des eaux froides descendant des glaciers alpins. Ronget sent cette fraîcheur le prendre à la gorge et l'attirer à elle irrésistiblement. Si seulement je pouvais, ne serait-ce qu'instant, caresser à nouveau

cette peau fine au grain si soyeux... Mais un bruit de pas se fait entendre derrière lui et l'oblige à se retourner. C'est le jeune homme de tout à l'heure qui court vers lui :

- On vient de téléphoner au secrétariat – il hésite un instant – c'est au sujet de mademoiselle Murlat-Torgen...

- Et bien ?

- ...

- ... ?

- Je doute que vous puissiez la rencontrer. Je suis profondément désolé – le jeune homme voit que Ronget a pâli extraordinairement – elle vient de mourir des suites d'un accident de la route, sur la route de Limoges où elle animait un séminaire. Je... Vous la connaissiez bien ? Je veux dire...

Ronget ne répond pas. Il tourne vers le fleuve ses yeux humides. Ce n'est rien, un peu de fumée de cigarette dans les yeux. Le tremblement de l'index a cessé. Au loin le fleuve charrie de lourds troncs de bois morts. Ronget pense aux yeux de Sophie, ces yeux qu'il aimait à baiser des lèvres chaudes, ces yeux sombres qui le guidaient dans le noir comme dans le jour, ces yeux qu'il ne reverrait sans doute pas. Le voile de fumée qui couvre les yeux de Ronget émeut le jeune homme. Il lui prend la main et la sert affectueusement, avant de le laisser seul face au fleuve.